

En quête d'un logement

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **35 (1897)**

Heft 14

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

En quête d'un logement.

Nous recevons, sous ce titre, les lignes suivantes :

Je ne suis qu'un simple ouvrier. C'est vous dire que mes revenus sont bien modestes. Ils suffisent à mon ambition, à mon bonheur : n'est-ce pas tout ce qu'il faut ? N'ayant pour mes désirs et pour mes ressources qu'une seule mesure, l'équilibre de mon budget n'a point encore été troublé. Puisse-t-il ne l'être jamais.

Marié depuis quelques années, j'ai une femme que j'aime beaucoup. L'affection de ma femme ne le cède en rien à la mienne. Fidèle gardienne des intérêts du ménage, elle s'entend fort bien à concilier l'obligation d'une sage économie avec les nécessités inévitables de l'existence et même avec les douceurs d'un certain luxe ; oh ! rassurez-vous, luxe de petites gens, bien entendu. Elle sait, avec un rien, donner à la maison un air de fête qui réjouit et qui, tout de suite, console des fatigues de l'atelier. Lorsque je m'étonne de son habileté et que je l'en félicite, elle me répond de l'air le plus naturel qu'il n'y a pas là de quoi être surpris. « Cela est si facile, dit-elle, il suffit de le vouloir. » Je me laisse doucement convaincre et m'efforce tous les jours davantage de n'être pas une ombre dans ce riant tableau. Aussi, quels que soient mes soucis, quelles que soient les contrariétés survenues dans le cours de mon travail, je les laisse à la porte de mon domicile, voulant que le visage toujours souriant de ma compagne trouve dans le mien un miroir fidèle. Et, croyez bien que là, également, il n'y a rien qui vous doive étonner : un peu de bonne volonté suffit.

Quand je vous aurai encore dit que nous avons deux enfants, un garçon et une fille, dont la gaité et l'affection nous sont comme un perpétuel rayon de soleil, vous comprendrez que nous nous rangions sous le drapeau des gens heureux.

Oui, nous sommes des gens heureux. Nous l'étions tout au moins, et nous nous plaisions à le reconnaître. Une circonstance imprévue est venue brusquement troubler notre bonheur. La maison que nous habitons, une bonne vieille maison où nous pensions rester toujours, s'est vendue. Le nouveau propriétaire va la démolir, et, à la place, construire un « immeuble de rapport », c'est-à-dire une de ces grandes casernes à façades de ciment et à tourelles, où de nombreux appartements, plus luxueux que confortables, se loueront fort cher. Il nous faut partir !

Depuis trois semaines, ma femme et moi courons la ville en quête d'un logement. Il ne manque pas d'appartements vacants, mais, dans le nombre, il en est bien peu pour les gens de notre condition. Nous en avons visité une vingtaine, pour le moins. Aucun n'était à notre convenance, et pourtant nous ne sommes pas exigeants. Où l'emplacement et la distribution répondaient à notre désir, le prix était trop élevé ; où le prix cadrait avec nos

moyens, les locaux ne répondaient même pas aux légitimes exigences de la salubrité : chambres exigües, humides, cuisines obscures, absence complète des dépendances les plus indispensables, etc. Nous voyons avec angoisse approcher le moment où nous n'aurons d'autre toit que la voûte du ciel, ce qui, sous nos climats et à cette saison, n'est guère suffisant.

L'autre jour, nous avons eu une lueur d'espérance. Comme je rentrais à la maison, ma femme, la *Feuille d'Avis* à la main, accourt à ma rencontre en s'écriant : « Je crois que j'ai trouvé notre affaire ! » Je me hâte de diner et nous nous rendons à l'adresse indiquée par la *Feuille*. L'appartement nous convenait en tous points et son prix n'excédait pas nos ressources. Le propriétaire avait l'air d'un bon homme, avec qui, nous semblait-il, nous nous accorderions très bien. Nous allions conclure.

— Pardon, fit tout à coup celui-ci, avez-vous des enfants ?

— Oui, monsieur, nous en avons deux. Ils sont très obéissants, très calmes. Nous les chérissons.

— Je le comprends, la chose est très naturelle, mais, tous mes regrets, je ne loue pas aux ménages qui ont des enfants.

Surpris, consternés, sous ajouter un mot, nous saluons et nous nous retirons.

Le locataire du rez-de-chaussée, qui, curieux, nous attendait au passage, nous apprit que ce singulier propriétaire avait huit enfants, dont les espiègeries, la turbulence, fruits d'une éducation négligée, faisaient la terreur des gens de la maison.

Une fois dans la rue, ma femme et moi nous nous regardions désespérés. Soudain, à la façade d'une maison voisine, d'agréable aspect, un écriteau frappe nos yeux : *Appartement à louer*. Nous entrons.

Cette fois, nous étions sauvés ; l'appartement en question était tout à fait ce qu'il nous faut. Il n'y avait pas à hésiter.

« La propriétaire n'habite pas la maison, nous dit la personne qui nous avait reçus ; c'est mademoiselle X.... Elle demeure avenue..... Vous la trouverez justement chez elle à cette heure. »

Nous frappons à la porte de Mlle X... On nous introduit dans le vestibule. Après une assez longue attente, nous voyons enfin paraître notre future propriétaire, qui nous salue très affectueusement. Sur le ton familier d'une vieille connaissance, elle s'entretient avec ma femme, dont la physionomie agréable, la mise simple et de bon goût, paraissent tout particulièrement lui plaire.

Par une infinité de questions, auxquelles nous répondons de bonne grâce, tout heureux de rencontrer tant de sympathie chez une personne qui nous voit pour la première fois, mademoiselle X... s'informe de notre origine, de notre religion, de notre façon de vivre, de nos ressources, etc. Bientôt, nous n'avons plus rien à lui apprendre.

Il ne restait qu'à signer le bail.

— Permettez-moi encore une question, dit la vieille demoiselle, d'une voix très douce.

Ma femme et moi, nous nous regardons anxieux.

— Avez-vous des enfants ?

C'est ma femme qui répond, cette fois : « Oui, mademoiselle, nous en avons deux, un garçon et une fille ; deux enfants charmants, qui ne nous donnent que de la satisfaction et que nous chérissons. »

— Mais c'est votre devoir, ma chère ; les enfants sont une bénédiction du ciel. Combien vous l'en devez remercier dans vos prières !

Nous respirons !

« Seulement, reprit-elle d'une voix plus douce encore et en prenant dans les siennes les mains de ma femme, seulement j'en suis désolée, mais je ne loue qu'aux ménages sans enfants. »

Puis, voyant notre désappointement : « Ne vous découragez point, mes chers, vous trouverez, j'en suis sûre. Dieu vous aidera. »

Oui, cela est vrai ; heureusement, Dieu aide et soutient ceux qui mettent en lui leur confiance, mais, le plus souvent — nous en avons une preuve nouvelle — ce n'est point par l'intermédiaire des personnes qui se croient et se disent ses plus fidèles serviteurs ici-bas.

Peste. — A l'occasion de la conférence sanitaire internationale, qui vient d'avoir lieu à Venise, en vue des mesures de précaution à prendre contre l'invasion du terrible fléau, nous nous plaisions à reproduire un souvenir historique intéressant, rappelé l'année dernière dans une réunion des *Amis de l'Instruction*, à Genève, lors des fêtes de l'Escalade :

« Une chose a toujours frappé dans les divers récits qu'on a faits de l'attaque de 1602, c'est que, en dépit de la chanson, il n'y avait presque point de Savoisiens parmi les gens que le duc de Savoie avait lancés contre Genève. D'ailleurs, Genevois et Savoisiens entretenaient les meilleures relations de voisinage. »

En 1612, lorsque la peste éclata dans le Chablais, les Genevois envoyèrent à Thonon une grande barque chargée de vivres, de vêtements et de médicaments destinés aux victimes du fléau. Deux ans plus tard, c'est le tour de Genève d'être visité par la peste ; toutes les communications se ferment, et voilà les Genevois, dont beaucoup avaient des biens en Haute-Savoie, dans l'impossibilité d'aller faire récoltes et vendanges. Mais quelles ne furent pas leur surprise et leur joie quand, en 1616, la peste ayant cessé, les Genevois virent de longues files de charriots se diriger vers les portes de la ville. C'étaient nos voisins qui, se souvenant de la barque de Thonon, avaient moissonné et vendangé pour ceux qui ne le pouvaient point faire. »

La reine d'Angleterre règne sur un empire dont la superficie égale un cinquième de la superficie totale du globe. Sa population dépasse 380 millions d'habitants. La marine marchande anglaise se compose de trente-six mille bateaux ayant un tonnage de dix millions cinq